

Me and Orson Welles
Le jeune homme qui tint tête à Welles
Me and Orson Welles — États-Unis 2009, 107 minutes

Francine Laurendeau

Number 264, January–February 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2010). Review of [Me and Orson Welles : le jeune homme qui tint tête à Welles / *Me and Orson Welles* — États-Unis 2009, 107 minutes]. *Séquences*, (264), 51–51.

Me and Orson Welles

Le jeune homme qui tint tête à Welles

« Nous avons en main le scénario de Holly Gent Palmo et Vince Palmo inspiré du roman de Robert Kaplow. Mais j'ai décidé qu'avant d'établir des budgets, avant d'engager des comédiens, de bâtir des horaires, il nous fallait trouver un Orson Welles, raconte le réalisateur Richard Linklater. Et c'est Robert Kaplow qui l'a découvert. Il interprétait à New York, dans un petit théâtre de 50 sièges, le rôle principal de la pièce *Rosebud*: *The Lives of Orson Welles*. »

FRANCINE LAURENDEAU

Et cet acteur britannique, diplômé de la Royal Academy of Dramatic Art, inconnu au cinéma puisqu'il a surtout joué au théâtre, est effectivement une trouvaille. Christian McKay possède l'épaisseur, l'autorité, la voix profonde, mais aussi le côté charmeur d'un Orson Welles qui, à 22 ans, n'est pas encore devenu le personnage gargantuesque de nos souvenirs cinématographiques. Et il imite à la perfection l'accent inimitable de Welles: les Américains lui trouvent un accent britannique, les Anglais lui trouvent un accent américain. Cette histoire nous

l'intérieur du Mercury, ce théâtre n'existant plus, ont été tournées dans le théâtre Gaiety, à Douglas, capitale de l'île de Man où se trouve le siège social de cinemaNX, compagnie productrice.

La belle surprise de **Me and Orson Welles**, c'est le Richard Samuels interprété par Zac Efron, coqueluche des auditoires adolescents depuis le succès de **High School Musical**. On aurait pu craindre ce choix d'une star dicté uniquement par des calculs financiers puisque le comédien jouant Welles est un quasi inconnu. Erreur. Le jeu d'Efron est juste et sobre. Il compose dès les premières séquences le personnage sensible et attachant d'un garçon de 17 ans curieux de tout, qui rêve, s'enflamme, tombe amoureux, n'hésite pas à provoquer son prestigieux metteur en scène, ce qui lui vaudra une rude déception. Il y a des films où la reconstitution historique semble plaquée. Ici, et c'est peut-être la plus grande qualité de la mise en scène de Richard Linklater, décors, costumes, musique, danses et chansons d'époque semblent spontanément jaillir des êtres et des situations. La séquence où Welles, jouant dans une série radiophonique — avec annonceur, bruiteurs et musiciens s'il vous plaît —, se met à improviser, à l'effacement général, pour ensuite adroitement retomber sur ses pattes, est une véritable pièce d'anthologie, très certainement inspirée d'un fait vécu. Le reste de la distribution nombreuse (une quarantaine d'acteurs et d'actrices) est à l'avenant. Mentionnons Gretta (Zoe Kazan, petite-fille d'Elia Kazan), première rencontre de Richard sur la voie de son passage à l'âge adulte, douce, mystérieuse et obstinée; Claire Danes, qui incarne Sonja, sorte de secrétaire de production dont Richard tombera amoureux, et l'acteur canadien James Tupper, dans le rôle de Joseph Cotten.

Le scénario est ingénieux du début à la presque fin. Je ne sais pas comment se termine le roman de Robert Kaplow, mais je sais que les dernières séquences de **Me and Orson Welles** me semblent une concession à la loi américaine du *happy end*. Pourquoi ne pas vouloir finir sur la déception de Richard, pourquoi vouloir entortiller les dernières aventures du jeune homme dans toutes ces petites consolations qui le verront de nouveau sourire? Une regrettable concession qui affadit un film par ailleurs remarquable.

■ États-Unis 2009, 107 minutes — **Réal.**: Richard Linklater — **Scén.**: Holly Gent Palmo et Vince Palmo, d'après le roman de Robert Kaplow — **Images**: Richard Pope — **Mont.**: Sandra Adair — **Mus.**: Michael J McEroy — **Son**: Colin Nicolson — **Cost.**: Nic Ede — **Dir. art.**: Laurence Dorman — **Int.**: Zac Efron (Richard Samuels), Claire Danes (Sonja Jones), Christian McKay (Orson Welles), Ben Chaplin (George Coulouris), Zoe Kazan (Gretta Adler), Eddie Marsan (John Houseman), Kelly Reilly (Muriel Brassler), James Tupper (Joseph Cotten), Leo Bill (Norman Lloyd), Al Weaver (Sam Leve), Iain McKee (Vakhtangov), Simon Lee Phillips (Walter Ash), Simon Nehan (Joe Holland) — **Prod.**: Ann Carli, Richard Linklater, Marc Samuelson — **Dist.**: Séville.



Un ton juste et sobre

est racontée du point de vue de Richard Samuels (Zac Efron), un garçon de 17 ans qui s'ennuie à l'école et qui, lors d'une rencontre fortuite avec Welles, se voit attribuer le petit rôle de Lucius dans le *Julius Caesar* de Shakespeare, rebaptisé *Caesar: Death of a Dictator* par son jeune metteur en scène. Car en 1937, on est au plus fort de la crise. L'ennemi, c'est le communisme et on voit d'un bon oeil la montée des régimes fascistes européens. Rappelez-vous le film de Tim Robbins **The Cradle Will Rock** où le richissime Rockefeller détruit la fresque ouvertement léniniste de Diego Rivera, tandis qu'une jolie émissaire de Mussolini (interprétée par Susan Sarandon) vend à New York d'authentiques da Vinci. On ne s'étonnera donc pas de voir Orson Welles incarner Brutus, celui qui portera le coup de grâce au tyran, tandis que les sénateurs romains sont vêtus de l'uniforme noir fasciste. Les répétitions et la création du **Caesar** auront lieu au Mercury, un théâtre dont le plateau est farci de petites trappes ouvertes, pourvues de marches conduisant sous la scène. Des comédiens trouvent ces trous dangereux, Welles en adore les possibilités de mise en scène. Autre curiosité de cette reconstitution, les scènes se déroulant à